

BENOIT PERRIN.

On se rappelle peut-être encore aujourd'hui avec quelle généreuse bienveillance M. Antoine Coste, le célèbre bibliophile, mettait sa riche bibliothèque lyonnaise à la disposition des érudits et des amateurs.

A l'époque où j'étais chargé de cette précieuse collection, un jeune homme vint timidement me demander un volume.

Je saisis le marche-pied et le trainant non sans peine d'une pièce à une autre, je parvins à descendre d'un rayon élevé le volume demandé.

Le jeune homme se confondit en remerciements :

— Que de peine, Monsieur, et que je suis honteux !

— Mais, comment donc ? c'est mon devoir.

— C'est que... je ne sais comment vous l'avouer... j'aurais besoin de prendre des notes.

— Voici une chaise, du papier, des plumes ; installez-vous.

— Merci, Monsieur ; quel bon accueil ; j'en suis confus ; d'autant plus que je ne suis qu'un simple ouvrier en soie....

Et je vis une goutte de sueur qui perlait sur son front.

Je fus touché de sa modestie et de sa timidité, et redoublant mes frais de politesse, je crus comprendre bien vite au doux regard qu'il m'adressa que je venais de me faire un ami.

Il prit ses notes et s'enhardit jusqu'à me dire qu'il faisait des vers, qu'il charmait la monotonie de son état de tisseur en écrivant et il me lut quelques pièces que je trouvai naïves, gracieuses, charmantes et je lui donnai mes plus sincères encouragements.

Par une pudeur que je compris, il ne communiquait pas ses poésies aux journaux de Lyon ; il les adressait à l'*Etoile de Falaise* qui les accueillait avec faveur ; il est encore des provinces lointaines où un poète est pris tout à fait au sérieux.

Il revint plusieurs fois, il revint souvent, puis un beau jour il m'apporta un petit volume intitulé : *Temps perdu, essai poétique d'un Canut*, par Perrin fils aîné, tisseur à Lyon ; Falaise, Jullien, 1853, in-12. J'ai conservé précieusement ce volume qui porte un hommage autographe de l'auteur.

Ces poésies douces et mélancoliques sont le reflet d'une vie obscure, placide, aimante. Benoit Perrin n'a point d'histoire à raconter ; aucun événement n'a troublé la tranquillité de ses jours. Né le 17 mars 1820, au milieu de ce quartier Saint-Paul qu'il n'a jamais quitté, il y a grandi en ouvrier ; vivant de la soierie, habitué à ce monde à part, il est devenu canut comme ses pères et a vieilli au milieu de ceux qu'il aimait, je dis plus, dont il était tendrement aimé.

Célébre-t-on la fête d'un ami ? Perrin arrive avec un couplet. Une jeune fille se fait-elle religieuse ? il écrit au père désolé :

Un ange va quitter ton foyer tutélaire,

De nos sentiers fangeux où toute âme succombe,
Elle fuit l'air impur et va, blanche colombe,
Dans la paix du couvent goûter des jours meilleurs.

Est-il obligé de quitter sa maison ? il lui adresse ces touchants adieux :

Ici je vins enfant ; j'y suis devenu père ;
C'est ici que j'ai vu deux sœurs avec un frère
Jeunes encor mourir pour s'envoler aux cieux.
Amour, joie, amitié, larmes, peine, souffrance,
Ont ici tour à tour tissé mon existence
Et chaque coin m'en parle en mots mystérieux.